

Notre saule pleureur

A cette époque-là, ma chienne Zoe et moi le considérons un peu comme nôtre, ce grand saule pleureur dont les racines s'agrippaient à la berge du fleuve et dont les branches semblaient vouloir toucher l'eau. C'est vrai, aucun promeneur ne semblait s'y arrêter, même en été, et d'ailleurs cela m'intriguait. Moi, j'aimais cet abri, en toutes saisons. Sous sa ramure dénudée, je me sentais comme sous une aile, et à la belle saison l'ombre de ses branches feuillues semblait en même temps plus douce et plus enveloppante que celle des châtaigniers ou des chênes. Et Zoe préférait cet endroit à tout autre pour se mettre à l'eau, remonter facilement, et me rapporter fièrement son bout de bois. Ce matin-là, elle avait, comme d'habitude, couru devant moi, pour aller s'asseoir sous le saule, puis m'attendre sans impatience en me fixant des yeux, un bâton dans la gueule. Elle n'a pas vu, elle, que ce matin-là était différent. Sur l'autre rive, face au saule, notre saule, il y avait un peintre et son chevalet. Depuis des années que je passais par là, je n'avais jamais vu de peintre à cet endroit précis. Evidemment, le fleuve attirait des artistes mais ils avaient tendance à privilégier les vues sur les ponts, ou sur l'îlot. Ils apparaissaient les jours de grand beau temps, alors qu'aujourd'hui les éclaircies rendaient la lumière changeante. Zoe et moi avons joué comme d'habitude, sans nous soucier du spectateur, et sans crainte de le déranger, car le fleuve est large à cet endroit-là. Mais en reprenant notre chemin, je me suis dit qu'il serait intéressant de voir le tableau en passant sur l'autre rive, qui, par bonheur, faisait partie de notre itinéraire de retour. Mais le peintre serait-il encore là dans une heure et demie ?

Il y était. En cheminant, je me demandais si j'allais me contenter d'un regard furtif en passant, pour ne pas déranger l'artiste, ou bien si j'avouerais franchement mon intérêt en m'arrêtant. A ma grande surprise, le peintre m'apostropha alors que nous approchions « venez voir, venez voir ». Le saule, notre saule, dominait l'œuvre, dans toute sa magnificence verte. Du fleuve on ne voyait pour ainsi dire que le reflet du feuillage. C'était véritablement un portrait de mon arbre favori, et là, cette tache noire, mais oui, c'était Zoe remontant sur la berge. Et la silhouette au bonnet rouge, c'était moi. Pourquoi les larmes me sont-

elles monté aux yeux ? J'aurais dû complimenter le peintre, lui dire qu'il avait admirablement représenté la beauté du saule, et les jeux de lumière sur le feuillage, mais je suis restée silencieuse pendant quelques minutes, comme subjuguée. Puis j'ai demandé ; « est-il à vendre ? » Il m'a répondu : « j'ai quelques retouches à faire, mais si vous le voulez, après ça, je vous le donnerai ».

Depuis ce jour-là, nous promenons Zoe ensemble des deux côtés du fleuve et Zoe s'arrête toujours sous notre grand saule.